NOBLESSE HUMAINE : DE LA NÉGATION DU DERNIER HOMME À L'AFFIRMATION DU SURHOMME

Dr Yao Germain YAO
Lycée Moderne 2 Abobo (Abidjan-Côte d'Ivoire)
yaogermain74@gmail.com

Résumé

Comment restituer à l'homme sa vitalité perdue dans les sociétés modernes ? À cette question, Nietzsche propose, comme seule thérapie applicable, la théorie de la volonté de puissance. Cette théorie n'a qu'un seul but : Permettre à l'homme de rompre avec tout ce qui est de l'ordre de la faiblesse à savoir Dieu, le pessimisme, les valeurs modernes. Notre objectif, dans cette étude, est de réussir à rendre manifeste la noblesse chez Nietzsche. À cet effet, les concepts de surhomme, de volonté de puissance et de dernier homme sont nécessaires. Le travail que nous nous sommes proposé d'effectuer comporte trois parties. La première partie consacrée à la définition de l'homme noble, est perçue comme un exercice permettant non seulement de cerner la noblesse nietzschéenne, mais aussi de saisir la nature du concept de sa volonté de puissance, qui doit être essentiellement affirmateur. La deuxième partie nous montre le modèle d'homme qui n'incarne pas la noblesse. Nietzsche le nomme le dernier homme. Dans l'image de ce dernier, il ne perçoit que le chaos, le rabaissement, la faiblesse, une véritable dévaluation de l'homme. Le dernier homme est l'homme qui se contente des choses de peu de valeur. La troisième partie présente la figure la plus noble de l'homme. C'est l'homme de la confiance en soi, qui sait se dépasser. Il ne se laisse aucunement intimider. Il sait se valoriser. Le résultat de notre étude est la saisie de la noblesse chez Nietzsche. Elle consiste à affirmer la volonté de puissance afin de devenir un surhomme.
Mots clés **:** *homme noble, surhomme, dernier homme, volonté de puissance.*

Summary

How to restore to man his lost vitality in modern societies? To this question, Nietzsche proposes, as the only applicable therapy, the theory of the will to power. This theory has only one goal: To allow man to break with everything that is of the order of weakness, namely God, pessimism, modern values. Our objective in this study is to succeed in making manifest the nobility in Nietzsche. For this purpose, the concepts of superman, will to power and last man are necessary. The work we set out to do has three parts. The first part devoted to the definition of the noble man, is seen as an exercise allowing not only to identify the Nietzschean nobility, but also to grasp the nature of the concept of his will to power, which must be essentially affirmative. The second part shows us the model of a man who does not embody the nobility. Nietzsche calls him the last man. In the image of the latter, he sees only chaos, degradation, weakness, a real devaluation of man. The last man is the man who settles for things of little value. The third part presents the noblest figure of man. He is the man of self-confidence, who knows how to surpass himself. He does not allow himself to be intimidated. He knows how to value

himself. The result of our study is the seizure of the nobility in Nietzsche. It consists in asserting the will to power in order to become a superman.
Keywords: *noble man, superman, last man, will to power.*

Introduction

Philosophe allemand Friedrich Wilhelm Nietzsche est né à Röcken, près de Lützen, dans la Saxe prussienne le 15 octobre 1844 et est mort à Weimar le 25 août 1900. Il est l'auteur de plusieurs œuvres. La toile de fond de ses écrits est de présenter la condition piteuse de l'homme moderne afin de l'élever à la noblesse. Sa proclamation, "Dieu est mort", que l'on retrouve dans le *Gai savoir* et *Ainsi parlait Zarathoustra*, fait de lui un nihiliste avéré de sorte qu'évoquer simplement ce nom, nous situe d'emblée à la source de toute contestation. La pensée de Nietzsche naît en réaction contre la crise de civilisation que traverse le XIX^{è} siècle en Europe. Il s'est attaché à comprendre les conditions et les moyens de l'ennoblissement et de l'élévation de l'homme. Il se pose la question suivante : par quel processus l'homme peut abandonner sa faiblesse et affirmer sa grandeur ?

Il remet en cause toutes les théories antérieures qui ont soi-disant œuvré pour l'élévation de l'homme. Il voit en ces théories la cause de la dégénérescence de l'homme : « Ces énergies terribles – ce qu'on nomme le Mal – sont les architectes et les pionniers de l'Humanité ». (Nietzsche, 1975, §246 : 25). D'où sa haine à l'égard de l'Église, de l'État moderne, de la philosophie socratico-platonicienne. Au lieu d'élever l'homme au rang de ″surhomme″, ces philosophes n'ont fait que nourrir en lui l'amour du ″dernier homme″. Ainsi, le surhomme annoncé par Zarathoustra est boudé, méprisé, moqué même par un peuple ricaneur qui n'en veut pas et qui lui préfère le dernier homme : « "Donne-nous ce dernier homme, ô Zarathoustra, s'écrièrent-ils, fais nous semblables à ces derniers hommes ! Nous te tiendrons quitte du surhomme » ». (Nietzsche, 1963, §5 : p.24).

Ce mépris du surhomme traduit, en fait, toute la difficulté à rendre réelle la noblesse humaine. Pour le philosophe au coup de marteau, il faut renoncer à la mentalité du dernier homme. Cette renonciation signifie que Nietzsche nourrit l'espoir de voir émerger une culture de la noblesse, qui dit non à toute consolation métaphysique. La question de

la noblesse humaine devient en ce sens nécessaire. C'est tout le problème de l'épanouissement humain qui est posé ici. Notre intention est de comprendre la volonté nietzschéenne de rendre à l'Humanité sa noblesse perdue. Dans cette perspective, Nietzsche s'inscrit comme une référence en ce qui concerne l'épanouissement de l'homme. Quelles sont les implications de l'analyse nietzschéenne de l'homme dans notre existence actuelle ? En quoi l'abandon du dernier homme pour le surhomme s'avère-t-il salutaire et noble ?

1- Qu'est – ce que l'homme noble ?

« L'idée de l'homme noble chez Nietzsche est présentée comme entièrement éloignée du type moral qui juge la vie selon des critères utilitaristes ». (Thomaz Brum, 2005 : 92). On peut caractériser, dans la vision nietzschéenne de l'homme, deux perspectives : Nietzsche, d'un côté, parle dans ses écrits de l'homme en général, de cette espèce particulière qui possède la raison et le voilement métaphysique comme armes, moyens de survivance et de conservation de soi. Dans cette logique, l'homme s'identifie comme « cet animal complexe, menteur, artificiel et opaque, inquiétant pour les autres animaux, moins du fait de sa force que par sa ruse et son intelligence ». (Nietzsche, 2006, §291 : 266). De ce point de vue, l'image de l'homme par rapport aux autres animaux est marquée à peine par une différence de degré.

Cependant, il existe un autre aspect sous lequel Nietzsche fait l'approche de l'homme. C'est la perspective hiérarchique « en tant que principe d'éducation de l'être humain et en tant que système axiologique du gouvernement de le terre » (Kremer-Marietti, 2008 : 63). En effet, Nietzsche arrive à la définition de l'homme noble à partir d'une comparaison entre types humains : le fort et le faible. De ces deux types, il établit une différence de moralité : « Dans le survol des nombreuses morales des plus délicates et des grossières qui aient jusqu'ici régné sur terre ou qui y règnent encore, j'ai découvert certains traits répétés régulièrement et simultanément, et liés les uns aux autres : à tel point qu'enfin deux types fondamentaux se sont révélés à moi et qu'une différence fondamentale s'est dégagée. Il y a une morale de maîtres et une morale d'esclaves. » (Nietzsche, 2006, §260 : 237). La morale des maîtres est une glorification de soi. Celle -ci est déterminée

en fonction de ce que les maîtres sont. Ils se caractérisent par l'affirmation de leur puissance. Cette puissance ne s'affirme que lorsqu'elle se contienne et s'accumule, lorsqu'elle s'exerce sur elle – même. C'est dans cette logique que Nietzsche écrit : « L'homme noble honore en lui – même le puissant (…), celui qui exerce envers lui – même et avec joie la sévérité de la dureté et qui a de la vénération pour tout ce qui est sévère ». (Nietzsche, 2006, §260 : 238 - 239). Ce qui signifie que la puissance du maître, en réalité, domine le cœur et triomphe des passions. D'où la noblesse des maîtres. Celle – ci n'est pas une classe sociale ou politique déterminée, mais l'aristocratie comme type humain : l'homme qui a de l'estime pour lui – même, qui est maître de soi, capable de hiérarchiser les individus et créateur de valeur. La morale des maîtres naît du sentiment de plénitude envers eux-mêmes. Dans cette perspective, leur morale est bonne, parce que c'est une morale qui affirme la vie. Cela sous-entend que tout ce qui ne définit pas les maîtres est une morale méprisable et mauvaise.

Le maître est noble parce que sa morale n'est pas dirigée par des normes extérieures, mais déterminée à partir de lui-même. Car selon Nietzsche « l'âme noble a le respect de soi - même ». (Nietzsche, 2006, §287 :264). Il est conscient de sa propre valeur, de sa dignité. Sa morale ne s'exprime dans toute sa puissance que si elle est maîtrisée et dirigée par lui-même. Il est pourvu d'une confiance débordante qui le conduit constamment à dépasser ses faiblesses et lui interdit de dépendre d'autrui ou d'un être supraterrestre. Son respect de soi le conduit à marquer la distance. Cette capacité de mise à distance est « un instinct pour le rang » (Nietzsche, 2006, §263 : 247). Elle s'exprime sous la forme du « pathos de la distance » (Nietzsche, 2006, §257 : 233). Celui - ci est une capacité de hiérarchiser, d'évaluer avec finesse. Dans cette perspective, le maître s'identifie comme affirmateur et créateur de valeurs. La morale du maître, au lieu d'imposer des interdits à la vie, à l'action, les favorise, car le devenir se lit en termes de croissance. C'est bien une morale en parfait accord avec la vie. C'est en définitive une morale de glorification de la volonté de puissance affirmative.

« La toute première occurrence de l'expression ″volonté de puissance″ se trouve dans un petit carnet que Nietzsche a utilisé entre la fin de l'année 1876 et l'été 1877. Elle s'inscrit dans une série de 21 fragments numérotés par Nietzsche lui – même - plus précisément dans les fragments portant les numéros 7,8 et 9 » (Olivier Ponton, 2002 : 195).

La volonté de puissance ne désigne pas un substrat universel qui serait au-delà des phénomènes. Elle se développe au seul niveau des apparences par le devenir, dans le devenir. Elle est essentiellement multiple, synthèse en devenir des forces diverses en quantité et en qualité. Bref, selon Nietzsche « la " volonté de puissance", se définit comme l'appétit insatiable de manifester la puissance ; ou encore l'usage et l'exercice de la puissance, l'instinct créateur, etc. ». (Nietzsche, 2009, §309 : 332). Elle est au principe de toute évaluation positive ou négative. Elle se manifeste aussi bien chez le maître que chez le faible. Chez le maître, la volonté de puissance prend la forme affirmative car, chez lui, le sentiment de puissance est non seulement celui d'une puissance exercée par le sentiment, mais aussi celui d'une puissance qui s'exerce sur le sentiment. Alors que chez le faible, la volonté de puissance a plutôt la forme négative. Cela se justifie par le fait que le faible est incapable d'affirmer sa volonté. Il est ligoté par un sentiment de faiblesse, d'impuissance et de laideur. D'où sa médiocrité. L'impuissance est donc bien, chez lui, le négatif de la volonté de puissance. Avec la volonté de puissance négative, les esclaves, les faibles, ne sont pas des créateurs de valeurs à partir d'eux-mêmes, car leur être « enseigne la négation du vouloir ». (Nietzsche, 1995, §285 : 129). D'où leur manque de noblesse. Leur morale se définit par rapport à celle des maîtres. C'est donc une morale nihiliste, elle est animée par l'esprit de ressentiment et de vengeance. À ce titre elle « devient alors l'empoisonneuse de la vie ». (Nietzsche, 2009, §274 : 123).

Dureté envers soi-même, acceptation de la lutte comme essentielle à la vie et surtout approbation de la souffrance comme épreuve vitale, que Nietzsche énumère au long de ces écrits, caractérisent l'homme noble ou aristocrate, parce qu'il sait que « la souffrance n'est pas un argument contre la vie ». (Nietzsche, 1996, §1: 124). La souffrance motive l'homme noble à la vie. Il comprend que « toute souffrance provoque une action » (Nietzsche, 2014, §140 : 91). C'est pour lui un moyen de dépassement de soi. Ce qui n'est pas le cas de l'homme faible. Ce dernier représente les qualités opposées de l'homme noble. La souffrance inhérente à la vie doit, selon lui, être allégée par des choix existentiels sans douleur. Un tel homme s'apparente bien à celui que Nietzsche qualifie, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, de "dernier homme".

2- le "dernier homme" : homme sans noblesse

"Dernier" exprime dans un classement ou dans un ordre ce qui vient après tous les autres. Le dernier homme est l'homme qui occupe le dernier rang, la dernière place dans l'ordre de mérite. Il est dernier parce qu'il ne peut occuper autre place, un autre rang. Ce rang est bien le dernier. Le dernier homme est dernier parce qu'il est incapable de se dépasser, de s'affirmer. Cette incapacité de dépassement ou d'affirmation le cloue à la dernière place. Là, il ne peut qu'accepter les choses de peu de valeur. La valeur est ce qui a du prix, de la qualité. Le dernier homme ne sachant évaluer ne peut que se contenter de la petitesse. Evidemment, il va mépriser la grandeur, la noblesse pour se complaire dans la médiocrité.

La faiblesse du dernier homme montre que sa mentalité est fondée sur la négation, le rabaissement de l'affirmation et de la volonté du moi. Ce qui est contraire de la pensée nietzschéenne du moi. Écoutons à ce titre Éric Blondel dans l'introduction d'*Ecce Homo* : « (…), pour Nietzsche (…), la réalité, c'est le moi, non pas comme substance, identité ou nature fixe, mais comme siège, lice, lieu-enjeu, statut de domination instable et changeant des pulsions, intérêts, affects, instincts, bref, la volonté comme lieu et but du conflit des affects cherchant à s'affirmer, à s'imposer les uns aux dépens des autres et à assurer leur puissance ». (Nietzsche, 1996 : 15).

En niant le moi, le dernier homme se place au dernier barreau de l'échelle de la vie, parce qu'il n'a pas de personnalité à faire valoir. Un tel individu a renoncé à l'esprit de compétition. Les derniers hommes, selon Nietzsche, « ont abandonné les contrées où la vie était dure ». (Nietzsche, 1963, §5 : 23). Une telle renonciation place le dernier homme dans une logique de suiviste, de mendiant. Le mendiant se définit comme celui qui ne peut pas accepter la réalité effrayante et ambigüe telle qu'elle est, et qui s'efforce de la déconsidérer, de la dévaluer au regard de ses fantasmes, plus simples, et faciles à maîtriser. Pour Nietzsche tous ceux qui s'inscrivent dans cette logique sont ″vaincus″. Ils ne peuvent triompher de l'existence. Leur manque d'affirmation et de créativité leurs condamnent à l'échec. Dans son refuge, le dernier homme se donne pour secours Dieu, ne prenant pas conscience que celui – ci est mort. La mort de Dieu signifie que le ciel est vide. Il n'y a pas de secours possible. Par conséquent, l'homme doit

prendre son destin en main. Une réalité que le dernier homme ignore. Le manque ou la privation de conscience du dernier homme traduit son manque de réflexion. D'où son assimilation au chameau qui s'agenouille, prêt à tout charger : « Il s'agenouille comme le chameau et veut qu'on le charge bien ». (Nietzsche, 1963 : 35). Cette image signifie que le dernier homme est sans honneur, sans dignité, sans responsabilité, sans affirmation de son moi. Il est prêt à tout accepter.
Le dernier homme n'est pas extérieur à notre société. Il est l'image de ceux qui renoncent à eux-mêmes par impuissance de s'affirmer et de se prendre en charge. À cet effet, « Ils sont (…) le rebut de l'Humanité, des créatures avortées de la maladie et des instincts de vengeance : ce sont de purs et simples non-hommes néfastes et au fond incurables qui tirent vengeance de la vie ». (Nietzsche, 1996, §10 : 89). Cela sous-entend que le dernier homme est synonyme de privation de grandeur et de noblesse. Il ignore « combien le monde est infiniment compliqué ». (Nietzsche, 2014, §80 :71). La complication de la vie s'explique par le fait que rien ne va de soi, rien n'est donné ; tout doit s'élaborer, se construire à partir de soi. Mais la désolation est grande, car le dernier homme n'a pas pris conscience d'une telle réalité. « Il s'est laissé corrompre par les moyens qu'il a dû employer et il (…) a perdu la noblesse de son caractère ». (Nietzsche, 2010, §219 : 338). Ces moyens se résument essentiellement à sa confiance qu'il place en autrui, en Dieu et autres. Il se plaint de ce monde ; il en veut à la réalité, et pour s'en venger sans honte, il la discrédite.
Le portrait du dernier homme que dresse Nietzsche à travers *Ainsi parlait Zarathoustra* insiste sur son caractère de vacuité extrême, puisqu'il est décrit comme ne sachant ni aimer, ni créer, ni désirer : « Voici ! Je vous montre le dernier homme. "Amour ? Création ? Désir ? Etoile ? Qu'est cela ?"- Ainsi demande le dernier homme et il cligne de l'œil ». (Nietzsche, 1963, §5 : 23). Cette impuissance fait qu'il se trouve dans l'incapacité d'honorer la vie. C'est pourquoi Zarathoustra le juge digne du plus grand mépris : « Je vais leur parler de ce qu'il y a de plus méprisable : à savoir le dernier homme ». (Nietzsche, 1963, §5 : 23)

Si le dernier homme est méprisable, c'est parce qu'il fait honte : « Qu'appelles-tu mauvais ? - Celui qui veut toujours faire honte ». (Nietzsche, 1986, §273 : 215). Il choisit de vivre de façon mesquine, de vivoter. Il abandonne le monde de la dureté pour s'accrocher aux

autres, aux prochains : « on a besoin de chaleur. On aime encore son voisin et on se frotte à lui ». (Nietzsche, 1963, §5 : 23). En s'accrochant aux autres, le dernier homme s'identifie comme un mendiant qu'il faut supprimer : « Il faut supprimer les mendiants ». (Nietzsche, 1970, §185 : 188). Être mendiant c'est le signe de perte de sa noblesse. Les mendiants dans une société représentent le signe du désespoir, puisqu'ils ne peuvent permettre le progrès de celle-ci. Ils sont la marque de la déchéance de l'Humanité. De tels individus n'ont aucune soif d'éclat. Ils sont dépouillés de tout ce qui est exaltant en l'homme : la volonté de puissance affirmative. Accepter les valeurs établies est sa préférence. Il ne sait pas décider. L'instinct de la reconstruction de soi ne le traverse pas car il ne fait que cultiver une morale de la pauvreté et du découragement. Celle-ci le plonge dans la pitié. La pitié suppose que l'autre soit pris dans une certaine diminution, une forme d'infériorité, de vulnérabilité spécifique. Elle tend à nous laisser submerger de la souffrance de l'autre. Par la pitié, le dernier homme veut que l'on s'apitoie sur son sort. La pitié devient, pour lui, son arme de défense et de justification, de vertu : « La pitié ne s'appelle vertu que chez les décadents ». (Nietzsche, 1996, §4 :62). Le décadent est celui qui peine à se construire. Il est noyé par son impuissance. Sa vertu consiste à accepter sa morbidité.

En « faisant de la préservation de soi le premier de tous les impératifs, le dernier homme ressemble à l'esclave de Hegel dans la bataille sanglante, au début de l'Histoire ». (Fukuyama, 1992 : 345). Au début de cette bataille sanglante, l'esclave est devenu esclave parce qu'il a capitulé en se soumettant au maître. Il s'avoue vaincu et accepte désormais d'être dominé par le maître. Pareil à l'esclave, le dernier homme cède à la faiblesse. De la sorte, il devient difficile pour lui de prendre en compte des problèmes dotés d'un contenu moral réel dans la vie publique. Est-ce bien là le but suprême de l'Histoire humaine ? Nietzsche laissait entendre que « l'homme est quelque chose qui doit être surmonté ». (Nietzsche, 1963, §3 : 18). Cette définition de l'homme prouve que l'homme doit refuser toute faiblesse afin de s'élever à un état supérieur, noble, digne de sa personne.

3- le surhomme : L'homme métamorphosé ou le prototype de l'affirmation de la noblesse

En niant le dernier homme, Nietzsche « devine dans l'enthousiasme pour les héros mythiques, le désir de revoir des héroïques et ce désir annonce lui-même la pensée du surhomme ». (Nietzsche, 1982 : 31). L'intention affiché par l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, est d'instruire l'Humanité sur le surhomme. Zarathoustra l'évoque lui-même dès son premier contact avec la foule : « Voici, je vous enseigne le surhomme ! » (Nietzsche, 1963, §3 : 18). Le surhomme traduit tout l'amour de l'homme sur terre. L'amour de la terre constitue la raison d'être de l'homme. C'est pourquoi toute la volonté humaine doit tendre vers le surhomme : « Que votre volonté dise : Que le surhomme soit le sens de la terre ». (Nietzsche, 1963, §3 : 18). Le surhomme s'engage dans la réhabilitation absolue du monde réel, contre les derniers hommes qui font peser sur la terre le poids de l'abjection, de la dépréciation, de la dévalorisation. Pour Nietzsche c'est l'être idéal qui doit remplacer toutes les téléologies et tous les messianismes. Sa mission est de remettre en question les traditions, c'est – à – dire tout ce qui a été établi par notre modernité morbide. C'est l'homme noble. Dans la perspective nietzschéenne « l'homme noble ne commet pas de péché » (Nietzsche, 2013, §9 : 142). Le péché est vu comme une faute morale qui dégrade le sujet. Selon Nietzsche, il a un fond de ressentiment contre la vie. Il ne favorise pas la pleine affirmation de l'individu. Il plonge l'homme dans la peur existentielle. Le péché condamne l'homme à suivre des principes étrangers à lui. Ces principes sont pour la plupart d'origine chrétienne. Il est temps, pour la grandeur de l'homme, de rompre avec la peur du péché. Il constitue un attentat contre la vie. Pour Nietzsche, l'homme doit se laisser guider par ses propres valeurs. Doté de pureté, le surhomme doit inculquer à l'Humanité la culture aristocratique. Celle –ci est le présupposé de « toute élévation du type ″homme″ ». (Nietzsche, 2006, §257 : 233). L'élévation de l'homme suppose sa rupture avec la mentalité du dernier homme. Ce nouveau type d'homme doit être le nouveau phare de l'humanité, un nouveau dieu ancré dans l'immanence mais supérieur à l'humanité telle qu'elle a existé jusqu'à présent. L'aphorisme 125 du *Gai savoir* dessine ce tournant et cette grande œuvre exigée dorénavant de l'homme : « La grandeur de cet acte (la mort de Dieu) est trop grande

pour nous. Ne faut – il pas devenir dieux nous – même pour, simplement, avoir l'air dignes d'elle ? Il n'y eut jamais action plus grandiose et, quels qu'ils soient, ceux qui pourront naître après nous appartiendront, à cause d'elle, à une histoire plus haute que, jusqu'ici, ne fut jamais aucune histoire ! ». (Nietzsche, 1986, §125 : 167).

Le surhomme est l'homme qui vint le nihilisme en approuvant le monde tel qu'il est, dans sa dimension absurde, aléatoire et tragique. C'est l'homme qui laisse s'exprimer à plein sa volonté de puissance, c'est – à – dire sa capacité de création par – delà bien et mal. « Cette action même dessine un cercle magique plus élevé d'effets qui fondent un monde nouveau sur les ruines de l'ancien, qui a été renversé » (Nietzsche, 2013, §9 : 142). Le nouveau monde est le monde du surhomme. Cependant, Le surhomme n'est pas l'homme dont les pouvoirs seraient considérablement augmentés. Ce n'est pas le culte des héros : « Le "surhumain" (…) ; on a même reconnu dans ce mot le "culte des héros" que j'ai pourtant si méchamment rejeté ». (Nietzsche, 1996, §1 : 93). Le surhomme est, au contraire, l'homme métamorphosé, c'est-à-dire l'homme d'une mentalité neuve qui a coupé le pont à toute faiblesse pour devenir l'« animal le plus courageux ». (Stiegler, 2011 : 184). Il est celui qui a pris conscience des pesantes choses pour l'esprit. Celles -ci sont tout ce que le monde a de décadent, à savoir l'Église et toutes les valeurs du monde moderne. Dans cette perspective il est différent de l'homme moderne : « Le mot "surhumain", qui sert à désigner un type de réussite suprême, à l'opposé des " hommes modernes", des hommes "bons", des chrétiens et autres nihilistes ». (Nietzsche, 1996, §1 : 93). L'homme moderne est cet être qui a intériorisé les valeurs prédominantes, qui ont conduit l'Europe à la décadence et au nihilisme.

Par la prise de conscience, le surhomme réalise pleinement la "mort de Dieu". Cela indique simplement que le surhomme ne cherche pas son salut dans l'infini supraterrestre. Il se fixe son propre but : « Que dit ta conscience ? - ″Tu dois devenir l'homme que tu es″ ». (Nietzsche, 1986, §270 : 215). Nietzsche invite l'homme à laisser sa force idiosyncrasique qui coordonne ses pulsions s'exprimer à plein. Cela sous – entend que le surhomme réalise son être à partir de son moi créateur, après s'être débarrassé des chaînes métaphysiques et des liens de la morale commune. Il est l'agent de son destin, destin que l'on peut se représenter comme la chaîne des évènements qu'il produit lui-même

dès qu'il agit. Quel que soit ce destin, le surhomme l'aimera, car son « âme est profonde, même dans la blessure ». (Nietzsche, 1963, §4 : 22). Il ne se décourage jamais. Il espère toujours des cimes plus hautes.
L'instinct de la reconstitution de soi interdit, au surhomme, « une philosophie de la pauvreté et du découragement ». (Nietzsche, 1963, §4 :22). Dans cette perspective, il doit prendre la place de l'homme. En ce dernier réside encore la faiblesse. Il doit se surmonter afin de réaliser le surhomme. C'est en ce sens que Barbara Stiegler affirme : « l'homme (…) paraît susceptible de s'élever à des déterminations jusque - là réservée au Dieu seul ». (Stiegler, 2005 : 25). Le surhomme constitue un nouveau type pour l'Humanité. Il est la condition première d'une vie humaine qui se veut digne, noble et libre. Raison pour laquelle l'homme doit travailler et inventer afin de « bâtir une demeure au surhomme ». (Nietzsche, 1963, §3 : 21).
Le surhomme s'affirme, s'impose sans ostentation ni aboutissement. Il exprime la manifestation joyeuse de la puissance, la jubilation d'être soi, c'est-à-dire le plaisir pris au développement conflictuel et ludique de tous les affects et volonté du moi. Le surhomme est donc le bilan d'une expérience affective, physique, physiologique, vitale, morale qui va de la décadence à la joie affirmatrice, du ressentiment à la joyeuse affirmation dionysiaque : « C'est bien l'affirmation sans condition de la vie et du vivant qui serait le contenu du "concept de Dionysos" ». (Stiegler, 2005 : 25). En ce sens, le surhomme constitue le passage de la maladie à la santé, à une santé qui inclut en soi la maladie en la surmontant. C'est bien ce que Nietzsche appelle dans le *Gai savoir*, "la grande santé". (Nietzsche, 1986, §382 : 354). Celle – ci est la capacité à surmonter la faiblesse, la décadence. La grande santé n'est pas l'absence de maladie, de douleur. Au contraire, elle est la capacité d'intégrer la douleur, la souffrance, de manière à renforcer la résistance et l'adaptabilité de l'homme. C'est en ce sens que l'auteur du *Gai savoir* déclare : « La douleur (…) fait partie au premier chef des forces qui conservent l'espèce ». (Nietzsche, 1986, §318 : 251). La douleur est le moyen de retrouver la vitalité sommeillant en l'homme. Par elle, l'homme mesure sa capacité de dépassement de soi et de création. Elle devient ainsi pour l'homme noble un moyen d'avoir une pensée dynamique, de vaincre la peur : « La noblesse d'une âme se reconnaitra toujours à ce qu'elle n'a peur d'elle-même, n'attend de soi rien de honteux et vole sans scrupule partout où son désir, oiseau né libre qu'elle est, l'appelle ! Où qu'elle

aille, ce sera toujours dans le soleil et la liberté ». (Nietzsche, 1986, §294 : 233).
Cette santé de l'âme constitue la vertu du surhomme : « "La vertu est la santé de l'âme" ». (Nietzsche, 1986, §294 :233). Cette vertu est l'expérience positive contre la négation de la réalité. D'où cette précision du philosophe de la volonté de puissance : « Pour comprendre ce type, il faut d'abord avoir une idée claire de sa condition physiologique d'existence : à savoir ce que j'appelle la grande santé ». (Nietzsche, 1996, §2 : 125). Par le surhomme, Nietzsche veut amener l'homme à dénoncer les idéaux qui, faussant la réalité, s'efforcent d'imposer leur illusion négatrice comme la valeur morale par excellence et doivent donc, pour protéger la faiblesse, nier la réalité, la fausser, l'éliminer, la renier et la discréditer. Le surhomme, c'est l'expression du dire oui à la vie. L'homme noble éloigne de son être l'angoisse existentielle. Cette approbation est l'image du dionysiaque, de l'amor fati, du retour éternel.
Le surhomme n'est plus malade de la maladie chrétienne parce qu'il sait s'inventer et créer. D'où sa cruauté envers lui-même : « La redéfinition nietzschéenne de l'homme précise en outre qu'il est "l'animal le plus cruel envers lui-même" ». (Stigler, 2005 : 184). Il est l'animal cruel envers lui car, il ne se laisse pas envahir par la faiblesse. Il supporte la dureté sans ressentiment. Ainsi, il rit de la tragédie et ne s'abaisse pas au sentiment plébéien qu'est la pitié, surtout envers soi. Rire, c'est déjà être capable du "pathos de la distance", c'est-à-dire du sentiment de ne pas devoir s'associer à autrui dans la sympathie et la solidarité qu'appelle le malheur tragique. Il agit selon des valeurs singulières, avec confiance et détermination. Le monde, la réalité, la vie, le destin, la vérité sont des horreurs tragiques. Il choisit de les traiter comme des jeux au lieu de les nier, de les refuser ou de s'en échapper. Il ne prend pas au sérieux les idéaux et illusions qui voudraient le supplanter. Il affirme le monde dans la joie, la belle humeur, la gaieté. Cette approbation est le seul moyen d'accepter la vie en totalité sans ressentiment ni récrimination. De par son éducation dionysiaque de virilisation des instincts, le surhomme ranime en lui le sentiment de sa complexité intérieure. C'est ainsi qu'il parvient à s'affirmer par-delà ses tensions internes. Contre la morale antinaturelle du dernier homme, Nietzsche impose donc l'immoralisme du surhomme. Celui -ci consiste à ébranler et surmonter tout ce que l'Humanité a cru et désiré jusqu'à présent. Par le

surhomme, Nietzsche comprend la nécessité de convertir le négatif en positif.
La nécessité de conversion fait du surhomme un maître, un artiste parce qu'il est l'incarnation de la volonté de puissance affirmative. Son instinct dominant est la puissance. Il est gouverné par les forces actives. Dans cette logique il est bon. « L'homme bon est fondamentalement affirmatif, parce que sa noblesse préexiste à l'évaluation dont ses actes peuvent être l'objet ». (Canto – Sperber, 1996 : 1335). Il épargne à l'humain la honte « Que trouves-tu de plus humain ?- Epargner la honte à quelqu'un ». (Nietzsche, 1986, §274 : 215).

Conclusion

Affirmer la vie, tel est le sens de la tâche philosophique de Nietzsche, de son combat contre le dernier homme. Cette tâche qu'il définit comme "grande", "ténébreuse et exigeante" est celle de la réévaluation, de la transvaluation de la valeur, de toutes les valeurs modernes.
Avec le dernier homme, Nietzsche ne croit pas que l'Humanité puisse s'améliorer au fur et à mesure de son évolution. Il considère que la notion de noblesse est totalement étrangère à ce dernier. Il ne peut que s'inquiéter de la prolifération de cette race d'homme qui contamine la terre au risque un jour de la rendre totalement improductif, stérile : « Cette terre un jour sera pauvre et stérile, et aucun grand arbre ne pourra plus y croitre (…). La terre sera devenue plus exiguë et sur elle sautillera le dernier homme ». (Nietzsche, 1963, §3 : 23). Par l'image du dernier homme le philosophe au coup de marteau s'oppose vivement au préjugé finaliste selon lequel l'Humanité s'améliorait progressivement. D'où la nécessité pour lui d'adopter la mentalité du surhomme. Par le surhomme, Il veut apprendre à l'homme à marcher, à danser, respirer, attaquer, oublier, affirmer, bénir. Il veut abolir le ressentiment et le remplacer par ce qu'il appelle « une philosophie de la nutrition » (Nietzsche, 1986, §7 : 47) et non par un régime ascétique ou des conseils de modération, de mesure, de conscience, d'abstinence ou de sagesse prudente. Avec le surhomme, le philosophe de la volonté de puissance propose un exemple qui fraierait des voies pour une nouvelle mentalité, une nouvelle culture. Il se sert ou profite de cette image pour se donner en modèle, pour vitupérer les idées modernes et la

décadence, pour glorifier son narcissisme, pour se donner un sentiment d'ivresse et de puissance. L'image du surhomme est pour que l'Humanité parvienne à la noblesse. Cette image exprime une multiplicité de fins, de métaphores, pour désigner l'affirmation de la vie comme schème d'une unité à partir de la pluralité.
Nietzsche rêve à des individus qui savent dominer et organiser la multiplicité des instincts. Le surhomme de par sa volonté de puissance affirmative, surpasse en lui le sentiment de sa complexité intérieure, le pessimisme, le doute. C'est ainsi que l'homme parviendra à réaliser sa noblesse. C'est pour insister sur la grande plasticité de l'humain que Nietzsche creuse autant le fossé entre ce type exceptionnel et le dernier homme. Comme son nom l'indique, le dernier homme représente l'homme le plus méprisable qui soit. « Il constitue notre plus dangereux attentat contre la vie ». (Nietzsche, 2009, §212 : 95). Le type supérieur incarne au contraire l'avenir de l'Humanité. Le surhomme signifie donc la « grande déclaration de guerre » aux idoles. (Nietzsche, 1976 : 8).

Références bibliographiques

Canto-Sperber Monique (1996), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, tome 2, Paris, PUF.
Fukuyama Francis (1992), *La fin de l'Histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion.
Kremer-Marietti Angèle (2008), « La volonté anhistorique de la politique nietzschéenne » in *Nietzsche et les hiérarchies*, sous la direction de Stamatios Tzitzis, Paris, L'Harmattan.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (1963), *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Henri Thomas, Paris, Le Livre de poche.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (1982), *Contribution à la généalogie de la morale*, trad. Angele Kremer-Marietti, Paris, 10/18.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (1996), *Ecce Homo* suivi de *Nietzsche contre Wagner*, trad. Eric Blondel, Paris, GF-Flammarion.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (2013), *La Naissance de la tragédie*, trad. Patrick Wotling, Paris, Le Livre de Poche.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (1976), *Le Crépuscule des idoles*, trad. Henri Albert, Paris, Denoël/Gonthier.

Nietzsche Friedrich Wilhelm (1986), *Le Gai savoir*, trad. Alexandre Vialatte, Paris, Folio/Essais.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (2006), *Par-delà le bien et le mal*, trad. Angèle Kremer, Paris, L'Harmattan.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (2014), *Le livre du philosophe*, trad. Angèle Kremer-Marietti, Paris, GF Flammarion.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (2009), *La volonté de puissance I*, trad. Geneviève Bianquis, Paris, Tel / Gallimard.
Nietzsche Friedrich Wilhelm (2010), *La volonté de puissance II*, trad. Geneviève Bianquis, Paris, Tel / Gallimard.
Olivier Ponton (2002), « Premières pensées de Nietzsche sur la "volonté de puissance" » in *La Volonté*, dirigé par Philippe Saltel, Paris, Ellipses.
Stiegler Barbara (2011), *Nietzsche et la critique de la chair. Dionysos, Ariane, le Christ*, Paris, PUF.
Thomaz Brum (2005), *Schopenhauer et Nietzsche, Vouloir-vivre et Volonté de puissance*, Paris, L'Harmattan.